

Il plongea donc aussitôt. Quelques secondes, s'étaient à peine écoulées que les gens qui encombraient le pont, virent deux têtes surgir à la surface de la rivière. C'était Fritz qui venait de repêcher Wilhem par les cheveux, tandis que Girl cherchait avec des efforts désespérés à s'accrocher comme un boulet à la jambe du jeune homme ; il n'y parvint heureusement qu'à l'instant où, ce dernier atteignant l'ilôt, sans perdre de temps, Fritz se renversa en arrière et se laissa entraîner à la dérive. Arrivé à une place où se moncelait une flotte de grandes herbes, il se lança la tête en avant, et disparut. Une minute s'écoula, et cette minute parut longue comme un siècle à Marguerite, qui attendait avec des frémissements, d'angoisse, le retour du plongeur. Enfin, elle vit les joncs et les herbes se tordre violemment, les eaux bouillonner et Fritz remonter à la surface, en poussant devant lui, le corps de Mathias Werner. Le sergent tenait dans chacune de ses mains, convulsivement serrée, une poignée de roseaux, auxquels il s'était accroché au fond de la rivière.

Le jeune sabotier aborda bientôt l'ilôt, qui résistait mieux qu'une barque aux courants, et tandis qu'ils erraient à l'aventure sur cette plaine liquide, ils virent le pont s'écrouler et les vagues engloutir tous les malheureux qui avaient crus y trouver une asile. Deux heures après, l'ilôt vint s'échouer contre une colline qui barrait l'inondation comme une digue, et où s'étaient réfugiées un grand nombre de familles fugitives qui avaient échappé au désastre.

Pendant que les gendarmes transportaient Mathias Werner à terre et cherchaient à le rappeler à la vie, Marguerite serra la main de son frère de lait, et lui dit :
— Mon Fritz, profite de ce que personne ne songe à toi en ce moment pour te sauver dans les bois.

Le fils de la veuve la regarda et dit :
— Est-ce bien toi qui me donnes ce conseil ? Grettly ?
— Oui, sauve-toi, reprit-elle d'une voix suppliante, ne restes pas pour que

de sang que Dieu nous a si miraculeusement tirés du danger. M'enfuir, dit le jeune sabotier avec un découragement, m'enfuir pour vivre loin de toi, malheureux, proscrit, condamné à un avenir infame, mieux valait ne pas disputer ma vie aux eaux furieuses.

Marguerite lui montra du geste la colline. N'hésite pas, une minute de plus, mon frère, tout à l'heure il sera trop tard ! regarde.

En effet, à une demi-portée de fusil, stationnait une compagnie de soldats dont les armes étaient en faisceaux, et qui formait le cercle sur le terrain défoncé par la pluie. Au milieu de ce cercle, chevauchait un vieux général, qui attirait tous les regards par sa taille imposante. C'était une de ces physionomies rudes et martiale qu'il suffit de voir, une seule fois, pour se les rappeler toujours. En lui tout était carré, la face, les épaules et les poings. A la moindre contradiction, sa moustache blanche et épaisse se hérissait comme celle d'un chat, en colère, et son petit œil, car il avait sans doute perdu l'autre à la bataille, disparaissait sous ses sourcils aussi blancs et aussi épais que sa moustache, sa voix dure et vibrante, s'entendait par-dessus toutes les autres, comme le bruit du canon domine le petillement de la mousquetade.

C'était le vieux Max Binder, le général le plus redouté du soldat en temps de paix, le plus aimé en temps de guerre. Roussé par un insatiable besoin de mouvement et d'action, il s'était imposé la tâche de rétablir dans le corps d'armée qu'il commandait, la discipline qui se relâchait de jour en jour, et de frapper, surtout des peines, les plus sévères la désertion et la maraude. Depuis un mois, il parcourait le pays, faisant ramasser les déserteurs, et convoquant à son de caisse, les paysans qui pouvaient avoir à se plaindre des rapines du soldat. Le conseil de guerre du vieux général, devant lequel comparaisaient ensemble délinquants et plaignants, se tenait sur le plateau de la colline, et